

Irène et la promesse tenue

Yvonne Pourrat



Yvonne Pourrat

Irène et la promesse
tenue

© Yvonne Pourrat, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-4214-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Un jour au labo

Irène Delpech-Belmont n'est pas exactement belle. Elle est ravissante. Elle séduit tous ceux qui, de près ou de loin, ont affaire à elle. Aimable, modérée, élégante, accueillante, elle est douée d'une belle voix, inoubliable, à la fois grave et douce. La cinquantaine, plutôt grande, élancée, habillée sobrement sous sa blouse blanche, elle coiffe ses cheveux châtain avec soin et est toujours légèrement maquillée. Ses mouvements sont harmonieux et sa démarche posée. Elle pratique la sublime courtoisie de ne jamais donner l'impression d'être débordée et parcourt tranquillement le laboratoire de salle en salle apportant à tous sa présence rassurante. La longue pratique du travail à la paillasse, coude à coude avec ses compagnons, les heures passées en silence, les yeux dans le microscope, ont développé en elle ce comportement respectueux et fraternel. Elle parle le moins possible d'elle-même et écoute avec attention ses interlocuteurs. C'est peut être grâce à cette qualité qu'elle inspire spontanément de l'amitié, créant ainsi autour d'elle un rets de bienveillance qui la soutient et la protège. Même dans les moments les plus difficiles de sa carrière elle a eu ce doux oreiller sur lequel se poser.

Elle dirige ce labo depuis cinq ans avec efficacité et dévouement. Sans se laisser envahir par les obligations administratives et politiques liées à sa fonction, elle considère toujours être une chercheuse et se comporte comme telle ; arrivant la première le matin et partant la dernière le soir, sans compter ses heures de travail, elle donne un véritable exemple de vie consacrée au savoir scientifique.

La vie d'un laboratoire de recherche est particulière, elle est comme un bateau en pleine mer, où le salut de chacun dépend de tous les autres. Chaque matelot à son poste et le navire avance. Ce que le chercheur découvre sous l'objectif de son microscope, est rendu visible grâce au travail du technicien qui entretient l'appareil au quotidien et en assure sa fiabilité, de l'ingénieur qui l'a conçu et du physicien qui en a défini le principe. Avoir constamment ceci à l'esprit invite à la

modestie.

Le laboratoire d'Irène occupe tout le rez-de-chaussée d'un bâtiment de quatre étages, construit dans les années cinquante au milieu d'un campus verdoyant. Une quinzaine d'autres édifices similaires se trouvent dispersés entre les îlots boisés et les pelouses. Comme le campus est en pente, adossé à la forêt, il a l'air, vu de loin, d'un immense amphithéâtre. Autour de chaque bâtiment il y a des locaux techniques qui abritent des chaudières, des groupes électrogènes et autres équipements. Au centre de ce « village » se trouvent la cantine du personnel et les services communs comme la reprographie. Un peu à l'écart, une construction ancienne, qui devait avoir été un moulin, au bord d'un petit cours d'eau, a été coquettement aménagée en centre de conférences.

Dans cet environnement très dense, Irène a la chance de disposer d'une vingtaine de pièces, alignées le long d'un couloir central. Les bureaux des chercheurs sont installés dans les salles de travail, contre les murs sous les fenêtres, autour des blocs de paillasse carrelées de blanc, placés au centre. Il peut y avoir plusieurs bureaux par pièce. Dans la pratique, les chercheurs passent leurs journées ailleurs. Certains sont devant les paillasse, pour faire toutes sortes de manipulations chimiques, d'autres sont dans les salles stériles, pour les longues séances d'ensemencement des microorganismes, ou dans les salles des microscopes. Ceux qui désirent travailler dans le silence s'installent dans la bibliothèque. Quoi qu'il en soit, ils sont rarement assis à leur bureau.

Irène a son propre espace, qui est en vérité un coin de labo isolé par des cloisons vitrées. Elle l'appelle son « aquarium ». Elle peut, donc, voir et être vue en permanence, ce qui renforce le sentiment du travail en commun. La seule personne à posséder un vrai bureau indépendant est la secrétaire.

On s'inscrit pour utiliser à tour de rôle les grands appareils, comme les microscopes électroniques ou les spectromètres. On cherche à mutualiser le plus possible, et même le matériel plus ordinaire comme les centrifugeuses ou les autoclaves, est à usage collectif. Il arrive qu'on se déplace dans un autre laboratoire du campus pour utiliser un équipement spécifique. Cette mise en

commun de ressources commande les horaires de travail. Même si, en théorie, ils ne sont pas fixes, le souci de ne pas gêner l'organisation du travail des autres chercheurs ni celui des techniciens, fait que chacun s'impose un horaire régulier. Au moment du déjeuner, l'ensemble du personnel de tous les laboratoires se retrouve à la cantine du campus. C'est le moment de détente qui sert à établir des relations. C'est aussi le moment où les syndicats distribuent leurs tracts et celui où des réunions du personnel s'organisent spontanément.

La vie d'un laboratoire est aussi très sociale, tout le temps en contact les uns avec les autres. Le travail manuel dans cet espace limité, à une même paillasse ou devant un même appareil, implique une proximité physique. On parle, on commente, on discute. Au point que certains préfèrent, pour mieux se concentrer dans les périodes d'écriture, échapper à cette interaction constante et rester chez eux.

Aujourd'hui, le labo, plutôt calme d'habitude, est en effervescence. La visite du Professeur Galinkoff de l'Académie des sciences de Russie est un événement. C'est lui qui a demandé aux organisateurs de son séjour en France, au Quai d'Orsay, de visiter le laboratoire de Biophysique des organismes de milieux extrêmes. Galinkoff a une bonne mémoire, plus de vingt ans ont passé depuis qu'Irène était venue à son laboratoire à Moscou. Il a voulu la revoir et faire la connaissance de son équipe. Il assistait en France à un important colloque scientifique qui marquait le tournant du siècle, spécialement invité par le secrétaire perpétuel de l'académie française des sciences, lui-même microbiologiste.

La bibliothèque, qui sert aussi de salle de réunion, est cet après midi transformée en salon de cocktail. On a voulu recevoir le célèbre professeur avec panache. Pour l'occasion on a débarrassé les tables des livres et des revues en consultation et on les a poussées contre les murs. Les chaises ont, quant à elles, été disposées en cercle. Le seul rappel de la fonction première de cette pièce est le tableau périodique de Mendeleïev resté accroché au mur face de la porte. Tous connaissent Galinkoff, il est cité dans la bibliographie de la totalité des articles

qui se sont écrits sur la plasticité moléculaire de microorganismes soumis à des conditions extrêmes, depuis vingt ans. Au début de sa carrière il ne pouvait pas quitter facilement Moscou pour assister à des congrès scientifiques ni pour visiter des collègues dans leurs laboratoires à l'étranger. Ceux qui voulaient le rencontrer devaient faire le déplacement sans pour autant parvenir à s'entretenir avec lui en tête-à-tête. Tous les prétextes étaient bons pour qu'un troisième confrère se trouve toujours présent. En effet, même si les autorités soviétiques lui étaient favorables, au point de lui octroyer des crédits bien plus confortables qu'à d'autres chercheurs, et bien qu'il soit lui même foncièrement attaché à son pays, la méfiance était la règle. La culture de la suspicion leur faisait craindre une indiscretion, même involontaire, au cours d'une conversation ou, ce qui était à leurs yeux le pire danger, une tentative de le convaincre d 'aller travailler ailleurs. Depuis, l'histoire a fait son œuvre et Galinkoff se trouve aujourd'hui à être la vedette de tous les congrès scientifiques de l'Australie au Japon en passant par les Etats-Unis et l'Europe. Son laboratoire à l'Académie de sciences de Russie compte plus de cent chercheurs, qui unissent leurs efforts avec efficacité pour faire avancer des hypothèses scientifiques communes. Partisan d'une science sans frontières, il accueille des dizaines de chercheurs étrangers, ses méthodes de culture de microorganismes sont utilisées ouvertement dans tous les laboratoires du monde. Il n'a jamais voulu les breveter. Galinkoff est aussi une force de la nature, athlète dans sa jeunesse, il a battu plusieurs records de saut en hauteur à l'époque de l'empire soviétique. À la soixantaine, il garde l'allure et l'aisance d'un sportif.

« Il arrive ! » crie le concierge quand les voitures officielles entrent dans la cour du laboratoire. En effet, Galinkoff est accompagné de plusieurs fonctionnaires du ministère. Les portières de voitures s'ouvrent et on le voit enfin. Sa haute taille le détache facilement du groupe qui l'accompagne. Il gagne, courant sous la pluie, l'entrée de l'édifice, toujours souriant, toujours jovial. Irène s'avance pour l'accueillir, leur rencontre est affectueuse. L'équipe du laboratoire, trente-cinq chercheurs et autant de techniciens de recherche, est au complet. En plus, plusieurs collègues venus d'autres laboratoires du campus et même de Paris, sont là pour profiter de la présence du scientifique russe.

Le programme préparé pour cette visite si importante suit le parcours de salles

de travail, avec quelques explications sur les recherches en cours, les résultats des dernières campagnes d'échantillonnage dans la nature, les descriptions génétiques des microorganismes isolés et, surtout, la collection de souches, dont Irène est si fière. Les accompagnateurs officiels regardaient autour d'eux avec curiosité. Quel est donc l'attrait, si particulier, de ce laboratoire pour que l'académicien ait demandé avec tant d'insistance à le visiter ? Partout, des salles, dont les portes vitrées laissent voir des milliers de boîtes en verre sur des étagères fortement éclairées, et des couloirs encombrés de centrifugeuses, d'étuves et d'autres appareils indéfinissables. La délégation est invitée ensuite à la bibliothèque, où Irène a conçu une présentation dynamique du labo avec projection de quelques vidéos. Tous ont participé à leur exécution, le travail de chaque membre de l'équipe y est équitablement mis en valeur. La projection terminée, on passe aux discours de circonstance : d'abord Irène souhaite la bienvenue aux invités et témoigne de la fierté et de l'honneur de toute l'équipe de recevoir une si éminente visite. Ensuite, le chargé des relations scientifiques avec les pays de l'Est de l'Europe, au sein du cabinet ministériel, a prononcé quelques mots au nom du ministre et enfin Galinkoff a pris la parole dans un parfait anglais, où se mêlait une pointe d'accent slave. Il a exprimé son bonheur de revoir Irène et de connaître son équipe de collaborateurs. Et il s'est lancé, avec un sourire malicieux, dans la narration de leur première rencontre.

C'était il y a plus de vingt ans, quand un jour il reçut à son bureau moscovite une lettre, écrite à la main, d'une collègue française qui lui posait des questions sur l'opportunité d'utiliser le procédé de culture qu'il était alors en train de mettre au point, pour ses propres expériences. La façon dont cette lettre était rédigée et les questions formulées, lui firent penser que l'auteure devait être une chercheuse avec une grande intuition. Elle paraissait d'être très proche de résoudre le problème crucial de la reproduction en laboratoire de microorganismes, sans que des modifications génétiques apparaissent au cours de la culture. Irène étudiait ces années-là des microorganismes vivant dans des conditions désertiques extrêmes et développant des facultés exceptionnelles de survie. Piqué de curiosité sur la personne qui lui écrivait ainsi, Galinkoff avait tourné sa réponse dans des termes qui voulaient dire : « Venez me voir et vous déciderez par vous même si mon procédé vous convient ».

Irène avec la lettre de réponse à la main avait couru faire part de cette invitation au directeur du laboratoire. Monsieur P.*** avait commencé par lui faire remarquer le caractère insolite de la démarche mais il l'avait encouragé à faire le déplacement.

- Il ne faut pas hésiter. Allez préparer vos valises ! Une occasion comme celle-ci n'arrive pas souvent dans une vie de chercheur.

C'était une bonne nouvelle pour elle et pour le labo. Monsieur P.*** décida d'utiliser le reliquat de fonds d'un projet déjà terminé pour financer le voyage et le séjour d'Irène à Moscou. Dix jours après, le temps d'obtenir les visas, d'acheter les billets et d'organiser le travail en son absence, Irène s'envola pour la Russie. Il avait été convenu avec Galinkoff qu'elle logerait dans une maison d'accueil pour chercheurs étrangers, non loin du labo et qu'elle pourrait y rester le temps qu'elle voudrait.

À son arrivée, le trajet depuis l'aéroport lui permit de découvrir une ville immense, d'une pureté fantasmagorique dans sa blancheur hivernale. Les gens dans les rues, vaquant à leurs occupations, habillés de gros manteaux sombres, se détachaient sur la neige comme les petits personnages d'un tableau de Bruegel.

La résidence où elle allait séjourner les prochaines semaines, était un énorme édifice de dix étages. À l'accueil on lui remit la clef de sa chambre, située au troisième étage, et une feuille d'instructions rédigée en anglais. Sa chambre avait une belle vue et une lumière toute particulière en cette fin de journée. Elle était sobrement meublée : un lit, une table de travail, une chaise, une armoire et quelques étagères. Les douches et les toilettes étaient communes. Heureusement, peu de personnes logeaient à son étage. Irène n'en a d'ailleurs jamais croisée aucune. Elle a rencontré les autres résidents dans le réfectoire au moment des repas. Des Mexicains, des Australiens, des Béninois. Tous se parlaient en anglais. Ils faisaient des stages divers soit à l'Université soit, comme elle, dans les laboratoires de l'Académie.

Le lendemain matin elle quitta la résidence de bonne heure, en prenant plus de temps que nécessaire pour ne pas être en retard à son rendez-vous avec Galinkoff. Elle avait appris un minimum de lettres de l'alphabet cyrillique pour pouvoir lire le nom des rues. L'Institut de Biologie Moléculaire se trouvait sur la rue Vavilov, non loin d'autres instituts de recherche de l'Académie des Sciences, alors que son logement était tout au début de cette rue, près de la Perspective Lénine et de la place Gagarine, à plus d'un quart d'heure de marche. Irène marcha, donc, le long de cette énorme avenue large de plusieurs dizaines de mètres, bordée d'immeubles d'habitation des années cinquante, pas particulièrement beaux, avant d'arriver devant la longue grille de l'Institut. L'architecture imposante du bâtiment finit par l'intimider. Elle y entra d'un pas hésitant et demanda en anglais à l'accueil le chemin pour se rendre au laboratoire du Professeur Galinkoff. Un geste de la tête du gardien lui fit comprendre que la personne qu'elle cherchait était là, dans le hall à l'attendre. Alors, Galinkoff découvrit une jeune femme un peu apeurée, emmitouflée dans un manteau qui lui arrivait aux chevilles et qui portait à l'épaule un énorme sac plein de dossiers.

Irène sourit. Elle aussi se souvenait de cette première rencontre avec Galinkoff. Elle avait été touchée par ses cheveux blancs précoces et par son sourire enfantin.

Ils montèrent ensemble le grand escalier qui menait à son bureau et après quelques minutes de conversation sur l'organisation pratique de son séjour au laboratoire, ils firent le tour des salles pour présenter Irène aux autres chercheurs. Elle serra tellement de mains et entendit tellement de noms difficiles à retenir qu'elle devint toute confuse.

Durant son séjour, Galinkoff eut une attitude franchement accueillante, il lui ouvrit toutes les portes, lui permit de participer à toutes les réunions du labo et l'autorisa à travailler, sans aucune contrainte, sur sa méthode de culture.

Irène admirait la manière de travailler de ses collègues russes. Surprise au début par le peu de moyens du laboratoire, en comparaison avec ceux auxquels